

Scénario du film «1941 — Konstantin Simonov, partie 1 et 2. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le 22 juin 1941, jour de l'attaque allemande contre l'URSS, le poète et correspondant de guerre Konstantin Simonov ignore tout de la situation jusqu'à l'après-midi. Pendant ce temps, à Moscou, Molotov reçoit du diplomate allemand Schulenburg une note annonçant de facto le début de la guerre. Malgré des mois d'avertissements émanant des services de renseignements soviétiques, Staline a refusé de croire à l'imminence d'une attaque, persuadé que Hitler n'oserait pas rompre le pacte germano-soviétique. Cette incrédulité plonge l'armée dans une impréparation catastrophique : les troupes sont massées près de la frontière dans une posture offensive, les dépôts avancés sont exposés, les infrastructures de communication vulnérables.

Dès les premiers jours, l'armée soviétique subit une série de désastres : pertes colossales au sol et dans les airs, commandements débordés, retraite chaotique. Simonov, dépêché à l'Ouest, traverse un paysage de confusion, de bombardements, de colonnes de réfugiés et d'unités encerclées. Il observe les premiers grands « chaudrons » autour de Minsk et Smolensk où plusieurs centaines de milliers de soldats sont faits prisonniers. Le moral est bas, les informations officielles minimisent l'ampleur de la catastrophe. Les discours de Staline tardent, et lorsque celui du 3 juillet est diffusé, il laisse comprendre l'ampleur du désastre et la nécessité d'une guerre d'anéantissement.

Simonov témoigne également de la panique de Moscou à l'automne 1941, lorsque l'armée allemande approche à moins de cent kilomètres. Les divisions d'ouvriers-miliciens, très mal équipées, sont envoyées au front pour ralentir l'avancée allemande. Dans la ville, les scènes de désordre, de rumeur, de tentatives de fuite et de violence se multiplient. Staline lui-même traverse un moment de doute profond, craignant d'être accusé de trahison après tant d'erreurs.

Le texte montre aussi comment, après la guerre, Simonov écrit ses commentaires, souvent critiques envers Staline : incapacité à anticiper, atmosphère de terreur paralysant les cadres, exécutions injustifiées de généraux, décret n° 270 assimilant les prisonniers à des traîtres. Simonov revient sur ses propres illusions de jeunesse, ses contradictions et ses compromis avec le pouvoir, tout en conservant un profond respect pour les soldats et officiers rencontrés dans ces premières semaines, dont beaucoup sont morts au combat.

Enfin, la contre-offensive soviétique devant Moscou en décembre 1941 marque la première grande victoire et le début de l'effondrement du mythe de l'invincibilité allemande. Pour Simonov, c'est aussi un moment personnel : celui où il lit à la radio son poème « Attends-moi », devenu emblématique. Le texte dans son ensemble constitue un témoignage humain, littéraire et politique unique sur l'été et l'automne 1941, mêlant mémoire personnelle, analyse historique et réflexion morale.

Scénario :

1941 — Konstantin Simonov, partie 1 et 2

Toute la matinée du 22 juin 1941, Konstantin Simonov écrivit des poèmes. Jusqu'à deux heures de l'après-midi, il ne sut pas que la guerre avait commencé. Il ne s'approchait pas du téléphone et n'allumait pas la radio. Il n'entendit pas – et ne pouvait pas entendre – le discours de Molotov, diffusé à 12 h 15.

À 5 h 30 du matin, le 22 juin, Molotov rencontra l'ambassadeur d'Allemagne Schulenburg. Schulenburg l'informa que le gouvernement allemand lui avait chargé de lui remettre la note suivante :

« En raison de la menace intolérable créée pour la frontière orientale de l'Allemagne par la concentration massive des forces armées de l'Armée rouge, le gouvernement allemand se voit contraint de prendre immédiatement des contre-mesures militaires. »

Molotov demande ce que signifie cette note. Schulenburg répond que, selon lui, c'est le début de la guerre. Molotov dit qu'au voisinage de la frontière se déroulaient de simples manœuvres habituelles. Si ces manœuvres étaient indésirables, on aurait pu discuter de cette question. Schulenburg dit qu'il ne peut exprimer l'abatement dans lequel le plonge l'action injustifiée et inattendue de son gouvernement.

Avant le retour de Molotov de sa rencontre avec Schulenburg, Staline estime que les actions allemandes ne sont qu'une provocation. Staline dit qu'Hitler n'est certainement pas au courant.

Les rapports de renseignement sur la préparation par l'Allemagne d'une guerre contre l'URSS parviennent à Staline depuis septembre 1940. Mais le renseignement soviétique se heurte à une méfiance extrême, irrationnelle, de la part de Moscou. Staline ne veut pas percevoir adéquatement l'information sur la guerre imminente. Les directions principales des futurs coups allemands sont indiquées. On rapporte la mise en place de l'administration appelée à gérer le futur territoire occupé de l'URSS. Une date probable d'attaque apparaît. Le suppléant de Beria, Merkoulov, rapporte à Staline une information obtenue d'un agent du réseau berlinois, sous le nom de « Starshina » (le Sergent-chef) : « Toutes les mesures militaires de l'Allemagne en vue de l'offensive contre l'URSS sont entièrement achevées. On peut s'attendre à un coup à tout moment. »

Staline met en marge la résolution : « Au camarade Merkoulov. Vous pouvez envoyer votre source se faire foutre. I. Staline. »

Quand Molotov, le 22 juin, fera son rapport sur la note remise par l'ambassadeur Schulenburg, Staline demandera : « Que signifie cette note ? » Molotov répondra : « Le gouvernement allemand nous a déclaré la guerre. »

Molotov se souvient : « Ce jour-là, dans la fièvre des conversations, des coups de téléphone, quelqu'un dit qu'il faudrait parler à la radio, informer le peuple de ce qui était arrivé, l'appeler à repousser l'ennemi. » Staline dit qu'il est trop tôt pour qu'il parle lui-même. Que ce soit Molotov qui parle.

Après l'allocution radiodiffusée de Molotov, Staline lui dira : « Tu as bien fait de parler aujourd'hui. Je viens d'appeler les commandants de fronts, ils ne connaissent même pas exactement la situation. C'est tout de même étonnant : des chefs militaires de cette envergure – et soudain ils sont désorientés. Ils doivent repousser eux-mêmes l'ennemi sans attendre nos ordres, c'est à ça que sert l'armée. »

Le 22 juin, attendre des ordres était inutile. Au moment de l'attaque allemande s'effondre le plan que Staline portait en lui, chérissait, et pour lequel il avait sacrifié, rien de moins, que la défense des

frontières de l'URSS. Le 22 juin s'effondre le plan stalinien d'un coup préventif porté à l'Allemagne, plan qui prévoyait exclusivement des opérations offensives sur le territoire de l'ennemi.

Au printemps 1941, le pacte Molotov-Ribbentrop sur le partage de l'Europe de l'Est entre l'URSS et l'Allemagne est épuisé. La collision des intérêts de l'URSS et de l'Allemagne devient évidente dans les Balkans, en Finlande, au Moyen-Orient, dans la question des détroits reliant la mer Noire à la Méditerranée. L'avantage penche de plus en plus du côté de l'Allemagne, à quoi s'ajoute son succès en Europe en 1940. L'agression allemande contre l'URSS est inévitable.

Dans ces nouvelles conditions, l'objectif de Staline est de conserver et d'élargir les acquisitions territoriales réalisées en Europe en 1939-1940. Les opérations offensives sont envisagées, au mieux, pour 1942, au pire, pour 1943.

Pour Staline, c'est la poursuite d'une politique impériale. En même temps, l'offensive contre le monde du capital s'intègre à l'idéologie communiste officielle. En outre, il s'agit d'une offensive contre un agresseur, l'Allemagne hitlérienne. Il est beaucoup plus facile d'expliquer cela à la population que la nécessité d'un traité d'amitié avec Hitler, au moment même où Hitler occupe avec assurance l'Europe.

Konstantin Simonov, dans les commentaires à ses journaux, écrit :

« Plus les fascistes avançaient en Europe, plus nos relations loyales avec ces hommes qui venaient de conquérir l'Europe me causaient un sentiment d'oppression intérieure.

Une dépêche de la TASS, apparue soudain dans le journal à propos de la défense antiaérienne de Londres, où transparaissait une note de sympathie envers les Anglais défendant leur capitale, fut accueillie avec une joie aiguë. Je ne parle pas que de moi. Je me souviens bien que c'était un sentiment partagé. »

Pour Staline, ces sentiments de la population sont la garantie du soutien à sa campagne ambitieuse vers l'Ouest.

Le 5 mai 1941, Staline prononce un discours devant les diplômés des académies militaires, l'élite du parti et de l'armée. Au banquet qui suit, en réponse au toast d'un général « À la politique étrangère pacifique de Staline », Staline réplique : « Nous devons passer de la défense à une politique militaire d'actions offensives. L'Armée rouge est une armée moderne, et une armée moderne est une armée offensive. »

Suite à ce discours de Staline apparaît le plan Joukov-Timochenko-Vassilevski. Le maréchal Joukov dira à ce sujet en 1965 : « L'idée de prendre Hitler de vitesse nous est venue à Timochenko et à moi en lien avec le discours de Staline du 5 mai 1941. Une tâche concrète fut confiée à Vassilevski. Le 15 mai, il présenta le projet de directive au commissaire du peuple Timochenko et à moi. »

Le coup préventif principal doit être porté au sud-ouest. Les troupes allemandes doivent être coupées des Balkans, en premier lieu du pétrole roumain. La tâche suivante est la prise du territoire de l'ancienne Pologne et de la Prusse-Orientale. Enfin, la prise de Berlin.

La première réaction de Staline au plan de Vassilevski et Joukov est fortement négative. Il craint de provoquer l'Allemagne et de perdre l'initiative. Puis Staline change d'avis. C'est précisément conformément au plan de coup préventif que se fait tout le redéploiement des troupes soviétiques au début de l'été 1941.

Les dépôts de carburant, de munitions et d'armement sont rapprochés au plus près de la frontière. On déploie à la frontière des aérodromes. Le 22 juin, le premier coup de la Luftwaffe sera porté justement sur ces aérodromes. Les « Mig » tout neufs n'auront même pas le temps de décoller. Au cours des huit premières heures de guerre, 1 200 avions seront perdus, dont 900 directement au sol.

Staline planifiait sa guerre pour 1942. En 1941, Staline n'est prêt ni pour l'offensive, ni pour la défense. En 1941, Hitler le devance au virage.

Avec le début de la guerre, c'est en premier lieu le système de communication qui se retrouve hors d'usage. Il n'existe aucun nœud de communication souterrain. Staline et Joukov communiquent avec les fronts par le télégraphe central de la rue Gorki. Un seul bombardement pourrait priver Staline de toute information.

Le 23 juin, Simonov est envoyé en mission dans un journal d'armée. Le soir même, il est au Commissariat du peuple à la Défense. Il obtient ses papiers et son uniforme. Simonov écrit dans son journal :

« Le manteau était bien ajusté, les ceinturons craquaient, et il me semblait que je resterais toujours ainsi. Je ne sais pas pour les autres, mais moi, ces deux premiers jours de vraie guerre, j'étais naïf comme un gamin. »

Konstantin Simonov, déjà poète, dramaturge et journaliste connu, a vingt-cinq ans en 1941.

Simonov tient un journal pendant toutes les années de guerre. Ce n'est pas fréquent. Les journaux sont interdits au front, surtout durant la première moitié de la guerre.

Simonov le sait ; il garde son journal dans le coffre-fort du rédacteur en chef du journal *Krasnaïa Zvezda* (*L'Étoile rouge*), son ami David Ortenberg.

En 1943, le secrétaire du Comité de Moscou du Parti, Chtcherbakov, commande à Simonov un scénario de film sur Moscou en 1941. Simonov voulait que le film soit réalisé par le metteur en scène Poudovkine. Il lui donna à lire son journal de 1941. Poudovkine dit qu'il n'était pas nécessaire d'inventer un scénario spécial : il ferait le film sur la base des journaux de Simonov. Ensemble, ils écrivirent un scénario, qu'ils intitulèrent *Sur l'ancienne route de Smolensk*. Le scénario fut rejeté dans les hautes instances.

Au début des années 1960, pour ses notes de journal qui composeront le livre *Cent jours de guerre*, Simonov écrit des commentaires. Ils ajoutent des informations supplémentaires. Ils reflètent les vues ultérieures de Simonov. Le texte du journal, lui, est laissé tel quel. Émotif et cinématographique. Des jours et des mois initiaux de la grande guerre, racontés de première main.

Le 24 juin, Simonov part de Moscou pour Minsk. Le soir, Moscou est absolument plongée dans le noir. À la gare, seules brûlent quelque part des ampoules bleues. Simonov écrit :

« Les premiers signes de confusion et de désordre. La gare est noire, des foules de gens, on ne comprend pas quand, où et quel train part. Des sortes de grilles qu'on ne laisse pas franchir. Pour une raison inconnue, les wagons du train pour Minsk sont des wagons de datcha. »

Simonov poursuit :

« Dans le wagon voyageaient surtout des commandants qui revenaient de permission. Il semblait que la moitié du district militaire de l'Ouest était en permission. Je ne comprenais pas comment cela avait pu arriver. À vrai dire, je ne le comprends toujours pas. »

Le 26 juin, Simonov descend du train dans la ville de Borisov. Plus loin, vers Minsk, les trains ne vont déjà plus.

Simonov écrit :

« Nous avons erré trois heures dans la ville à la recherche de quelque pouvoir que ce soit. Après de longues recherches, avec un capitaine d'artillerie, nous avons attrapé un camion de cinq tonnes et sommes partis sur la route de Minsk pour chercher au moins un peu de commandement.

Au-dessus de la ville tournaient des avions. Il faisait une chaleur accablante et il y avait de la poussière. Près de l'hôpital, j'ai vu les premiers morts. Ils gisaient sur des brancards et à même le sol.

Sur la route marchaient des troupes et des véhicules. Les uns dans un sens, les autres dans l'autre. On ne pouvait rien comprendre. Nous sommes repartis vers la ville. Les avions allemands pourchassaient les voitures. Je me suis affalé dans la poussière, dans le fossé au bord de la route. En ville, c'était déjà la panique. Dans la ville, des gens allaient et couraient je ne sais où. Hors de la ville, sur la route poussiéreuse vers l'est, les voitures avançaient. Des hommes marchaient à pied. À présent, tout le monde allait dans une seule direction – vers l'est.

De l'ouest vers l'est, le long de la route, allaient des femmes, des enfants, des vieillards, des jeunes filles avec de petits baluchons. Et à leur rencontre, de l'est vers l'ouest, allaient des civils, de jeunes hommes. Ils allaient à leurs bureaux de recrutement, mobilisés, ne voulant pas qu'on les considère comme déserteurs, et en même temps ne sachant rien, ne comprenant pas où ils allaient. Ils étaient poussés en avant par le sens du devoir et l'incrédulité devant l'idée que les Allemands puissent être ici, si près.

Devant le pont se tenait un homme complètement défait, deux revolvers Nagan à la main. Il arrêta les gens et les voitures et, les menaçant de les tuer, cria d'une voix hystérique qu'il était le commissaire politique Petrov et qu'il devait arrêter l'armée ici, qu'il l'arrêterait et tuerait tous ceux qui tenteraient de battre en retraite. Les gens passaient en voiture et à pied à côté de lui avec indifférence.

Dans la forêt voisine, c'était noir de monde. Pour la plupart, c'étaient des commandants et des soldats de l'Armée rouge qui revenaient de permission vers leurs unités. On répartissait les hommes en compagnies et en bataillons et on les envoyait occuper des positions défensives le long de la rivière Bérézina. Les Allemands découvrirent bientôt depuis les airs cette concentration d'hommes et commencèrent à mitrailler la forêt. Nous nous couchions, collant la tête contre les arbres maigres. Il était commode de nous faucher. Plusieurs personnes près de moi furent blessées – toutes aux jambes. Comme elles étaient couchées en rang, la rafale de mitrailleuse les avait simplement traversées.

Ce mitraillage dura jusqu'à tard dans la nuit. C'était déjà égal. Il ne restait que la complète incompréhension devant tout ce qui se passait autour. Et il semblait encore que tout cela était un hasard, une sorte de percée, et qu'à l'avant et à l'arrière il y avait des troupes qui viendraient et remettraient tout en place. La nuit, il y eut encore un bombardement aérien. Et du sol, tous, avec ce qu'ils avaient, tiraient en l'air, "dans la lumière de Dieu comme dans une pièce de monnaie". Puis, quand nous avons gagné la route, nous sommes tombés sur un groupe de quatre hommes qui réclamaient des papiers à un civil. Il répondait qu'il n'avait pas de papiers. Ils exigèrent encore, alors il cria : "Des papiers, vous en voulez ? Attrapez donc Hitler ! De toute façon, vous ne l'attraperez pas !" Le militaire sortit silencieusement son Nagan et tira. Le civil se plia en deux et tomba. Je ne sais pas, c'était peut-être un agent, un saboteur, mais plus probablement quelque mobilisé poussé au désespoir par trois jours d'errance à la recherche de son bureau de recrutement.

Des milliers de gens, tirés de trains stoppés et bombardés, se frayaient un chemin vers les bureaux de recrutement ces jours-là. »

À peine l'homme abattu était-il tombé qu'une bombe explosa à côté. L'instant d'après, Simonov vit : à côté de lui gisaient le civil abattu et presque sur lui un militaire tué par un éclat. Il n'y avait plus personne d'autre, tous s'étaient dispersés.

Le matin, non loin de là, on creusait des tranchées et des abris. On indiqua à Simonov, comme au plus ancien, le commissaire de corps Sousaïkov. C'était un jeune homme mal rasé, la casquette enfoncée sur les yeux, en manteau de soldat, une pelle à la main. Simonov lui demanda où se trouvait la rédaction du journal, parce que lui-même était écrivain et affecté à un journal d'armée.

Sousaïkov regarda Simonov d'un air absent et dit avec indifférence : « Vous ne voyez donc pas ce qui se passe ? Quel journal ? » Simonov dit qu'il devait se présenter à l'état-major du front. Sousaïkov ne savait pas où se trouvait l'état-major du front. Et en général il ne savait strictement rien, pas plus que tous ceux qui se tenaient avec lui dans ce bois.

Nous sommes le 28 juin. Minsk est abandonnée par les troupes du Front de l'Ouest. Simonov, correspondant d'*Izvestia*, est affecté à un journal d'armée de la 3^e armée du Front de l'Ouest. Mais cette 3^e armée, comme la 4^e et la 10^e, sont déjà encerclées au sud-ouest de Minsk.

Le commandant d'un détachement de partisans, l'écrivain biélorusse Alexeï Karpouk, qui vivait en juin 1941 dans un village près de la route Białystok-Volkovysk-Slonim, se souvient :

« Sur la route, des chars soviétiques restaient là – intacts, fraîchement repeints, avec des moteurs, des mitrailleuses et des canons en état de marche. Les Allemands avaient soigneusement peint leurs numéros sur les flancs. À la frontière, il y avait le char n° 1, et à quatre-vingt-dix kilomètres plus loin, un char n° 500. »

Les tankistes, sans chars, battent en retraite avec l'infanterie. Les communications dans les troupes n'existent plus. Le commandement est perdu. Sur les routes, des masses de gens. C'est le premier grand chaudron. Trois cent trente mille soldats et officiers soviétiques sont faits prisonniers.

Dans le journal du commandant du groupe d'armées « Centre », le général von Bock :
« 23.06.41. On signale de nombreux cas de suicides d'officiers russes, qui tentent ainsi d'éviter la captivité. »

À ce moment-là, à Moscou, à la gare de Biélorussie, d'où partent les trains pour le front, on entend déjà *La Guerre sacrée*. Les nouvelles des combats sont dans les bulletins de Sovinformburo, créé le 24 juin.

Simonov commente dans son journal : « Les bulletins de l'Informburo, à cette période, restaient notablement en retard sur le déroulement foudroyant des événements. » La formule la plus caractéristique : « Les combats se déroulent dans telle direction. » Par exemple, dans la direction de Minsk ou de Bobrouïsk. Le mot « direction » est flou. Il ne donne qu'une représentation géographique générale de la profondeur du coup porté contre nous. À la fin juin 1941, le mot « direction » était prononcé au front avec une ironie acide, qui masquait le désespoir.

Après la guerre, Simonov écrira : « Si à l'époque on avait choisi une autre terminologie, tous nos bulletins, pour n'importe quel jour, auraient consisté en une liste désespérante de dizaines de villes perdues et de milliers de localités. »

Le 3 juillet, dans un bulletin de Sovinformburo, glisse une remarque : « L'ennemi ne supporte pas les attaques à la baïonnette de nos troupes. » En réalité, c'est cela, l'information. En quelques mots, le tableau juste de combats désespérés où il ne reste rien d'autre à faire que d'aller à la baïonnette.

Voilà déjà une semaine que Simonov cherche l'état-major du Front de l'Ouest. Il se déplace sur des véhicules de fortune.

Les cratères de bombes sont en marge de la route, derrière les poteaux télégraphiques. Les réfugiés se faufilaient par là, sur le côté, et les Allemands, s'y étant adaptés, bombardaient précisément les côtés de la route. C'est le long de la route que les cadavres gisent. La route elle-même, les Allemands ne la détruisent pas : ils comptent aller vite et sans obstacle.

Partout, il y a des réfugiés juifs venant des environs de Białystok, de Lida, de centaines de shtetls juifs. Simonov écrit :

« Marchaient des vieillards que je n'avais jamais vus, avec des papillotes et des barbes, coiffés de casquettes du siècle passé. Marchaient des femmes juives fatiguées, vieilles trop tôt. Et des enfants, des enfants, des enfants. Des petits, sans fin. »

L'état-major du Front de l'Ouest, à ce moment, se trouve près de Moguilev, dans une forêt, sous tentes. Certains services de l'état-major sont installés directement sur des camions. C'est là que Simonov voit les maréchaux Vorochilov et Chaposhnikov. Ils sont arrivés dans la forêt à bord d'une longue Packard noire. Vorochilov interroge personnellement un pilote allemand abattu.

Simonov écrit :

« C'était le premier Allemand que je voyais à la guerre. Ce premier Allemand était un événement. Tout le monde se pressait autour de lui. »

Il avait été abattu près de Moguilev. Il avait une boussole. Et il était parti vers l'est. D'après ses explications, il ressortait que, le sixième jour de la guerre, les Allemands devaient prendre Smolensk. Et ce feldwebel, croyant fermement à ce plan, marchait vers Smolensk.

Simonov poursuit :

« L'humeur était au désespoir. Tout restait incompréhensible. La radio annonçait la perte de petites villes frontalières – Minsk n'était pas mentionnée. On parlait de la prise de Kaunas et de Białystok. Pendant ce temps, à Moguilev, on disait que les combats se déroulaient déjà près de Bobrouïsk. On avait l'impression qu'à l'ouest, nos armées se battaient, et qu'entre elles et le reste de nos troupes, il y avait les Allemands. »

C'était effectivement le cas, à cette différence près que nos armées à l'ouest étaient encerclées et sortaient par petits groupes. Après les terribles défaites sur la frontière, pendant les deux premiers jours de guerre, il fut décidé de ne pas soutenir tous ceux qui restaient, de ne pas aider les unités encerclées, de ne pas envoyer à l'abattoir de nouvelles divisions. Simonov écrit :

« On décida de laisser tous ceux qui étaient là-bas, en avant, à leur sort, se battre et mourir, et de tout ce qui restait à l'arrière d'organiser une nouvelle ligne de défense sur le Dniepr et la Bérézina. Sans cela, les Allemands seraient vraiment arrivés à Moscou en six semaines. »

Autour de Moguilev, partout on creuse. Toute la région de Moguilev et de Smolensk est labourée de tranchées et de fossés. Les Allemands passeront ensuite dessus sans difficulté.

Simonov travaille au journal à Moguilev. Il distribue souvent lui-même les journaux aux unités qu'il parvient à trouver.

En chemin, sur un chemin de terre, il tombe sur des hommes sales, en loques, qui n'ont plus l'air militaire. Ce sont des encerclés. Un policier surgit de nulle part et arrête Simonov. Il lui demande ce qu'il doit faire de ces isolés errants : « Les envoyer quelque part ou les rassembler autour de moi ? » Simonov lui dit de les rassembler jusqu'à l'apparition d'un quelconque commandant. Le policier reste sur la route. À côté, assis sur le talus, deux hommes qui viennent de sortir de l'encerclement.

Le soir même, au service politique de l'état-major du front, Simonov lit le texte du discours de Staline, pris en sténographie par les opérateurs radio. C'est l'appel de Staline au peuple, le 3 juillet, qui commence par les célèbres mots : « Camarades ! Citoyens ! Frères et sœurs ! Combattants de notre armée et de notre flotte ! Je m'adresse à vous, mes amis ! »

Dans son journal, Simonov commente le discours de Staline. D'abord, ce discours fait comprendre qu'un immense territoire est tombé aux mains des Allemands et que le danger est extrême. Les bulletins de Sovinformburo n'en parlaient pas. « Maintenant, écrit Simonov, il devint plus facile du fait que cela avait été dit à voix haute. Deuxièmement, nous avons compris que nos espoirs qu'un coup puissant se préparait quelque part, que les Allemands seraient bientôt refoulés, aujourd'hui ou demain – nous avons compris que ce n'étaient que des produits de notre imagination. Et qu'il fallait oublier que nous nous étions trop longtemps préparés à tout autre chose, à un début victorieux de la guerre. »

Simonov écrit dans son journal de 1941 :

« Les mots "mes amis" dans le discours de Staline, je me souviens, m'avaient alors émue jusqu'aux larmes. »

Dans cet appel de juillet, Staline déclare : « L'ennemi vise à rétablir le pouvoir des grands propriétaires fonciers, à restaurer le tsarisme. » Staline vit encore à l'époque des années 1920-1930, où les clichés de la lutte des classes fonctionnent à merveille. Mais le peuple vit déjà à l'époque de la Grande Guerre patriotique. Et toute sa vie passée va désormais et à jamais s'appeler simplement et sobrement « avant la guerre ». Staline ne le sent pas encore, il ne suit pas le peuple, dont dépend pour la première fois son propre destin, et auquel, pour cette raison même, il s'adresse pour la première fois en disant « mes amis ».

Et lorsqu'il dit, dans ce discours, que le peuple soviétique doit maintenant renoncer à la nonchalance et à l'insouciance, c'est superflu. La guerre, sans Staline, mène déjà à l'école les Soviétiques – plutôt ceux qui n'étaient pas tombés dans les premiers jours et les premières semaines.

Vingt ans plus tard, dans les commentaires à son journal de 1941, Simonov poursuivra le thème « Staline et le début de la guerre ». Tous ces années, une question ne lui laisse pas de répit : pourquoi Staline refusa-t-il de croire que la guerre commencerait à l'été 1941 ? « J'admets, écrit Simonov, que Staline considérait qu'avec lui, avec une figure historique de cette envergure, Hitler n'oserait pas faire ce qu'il avait osé faire auparavant avec les autres. »

Dans le cas de Staline, c'est l'effet corrosif du pouvoir illimité sur la personnalité qui se manifeste. Il se croyait capable de planifier l'histoire.

« Une autre question, dit Simonov, c'est que, même dans les conditions les plus compliquées, il existe aussi la responsabilité de la société quand elle remet le pouvoir entre les mains d'un seul homme. On ne doit pas oublier notre responsabilité dans la situation où s'est trouvé cet homme. »

C'est justement ce commentaire de Simonov qui est la raison principale de l'interdiction de publier son journal de 1941 intitulé *Cent jours de guerre*. Il devait paraître dans la revue *Novi Mir* en 1966. *Cent jours de guerre* ne sera pas publié.

Dans une note secrète du chef de la censure (Glavlit) Okhotnikov au Comité central du PCUS : « Lors du contrôle des numéros de septembre et d'octobre de la revue *Novi Mir*, on a attiré l'attention sur le contenu des notes de K. Simonov et ses commentaires. » Suit, sur le ton de la dénonciation, un exposé clair de l'essence des commentaires antistaliniens de Simonov. La note se termine par les mots : « l'œuvre a été retirée du numéro ». Et cela en dépit du fait que Simonov, à l'époque, porte l'un des noms les plus retentissants de la littérature soviétique. Ses poèmes ne sont pas seulement connus par les livres. Pendant toute la guerre, ils paraissent dans les journaux. C'est une notoriété incroyable.

En 1966, au sujet de son livre *Cent jours de guerre*, qu'il considère comme le meilleur, Simonov prend le risque de s'adresser à la plus haute instance du Parti. Il n'obtient non seulement aucun soutien, mais aucune réponse.

Un an plus tôt, en 1965, pour le 20^e anniversaire de la Victoire, Simonov fait un rapport au plénum de l'organisation des écrivains de Moscou. 1965, première année après Khrouchtchev – c'est le début de la restalinisation, le retour discret de Staline aux positions que le XX^e congrès lui avait enlevées. Cette année-là, de la tribune, Simonov parle des répressions staliniennes dans l'armée en termes de leur influence directe sur la non-préparation du pays à la guerre.

Simonov dit :

« Non, on ne peut pas tout réduire aux noms de quelques commandants fusillés. Après eux ont péri des milliers et des milliers d'hommes qui formaient l'élite de l'armée. Et ils ne sont pas seulement morts, ils sont partis, dans l'esprit de la majorité, avec le stigmate de traîtres à la patrie. Mais il ne s'agit pas uniquement de ceux qui sont partis. Il faut se souvenir de ce qui se passait dans l'âme de ceux qui restaient servir dans l'armée. »

Le système de soupçons, d'accusations, d'arrestations et d'exécutions perdure jusqu'à la veille même de la guerre. Telle est l'atmosphère à la veille de la guerre avec l'Allemagne fasciste.

Simonov dit :

« Staline resta fidèle à cette méfiance maniaque envers les siens, qui se transforma au final en perte de vigilance à l'égard de l'ennemi. Sa faute principale devant le pays est d'avoir créé une atmosphère mortelle, où des dizaines de personnes compétentes n'ont pas la possibilité de convaincre le chef de l'État de l'ampleur du danger. On ne peut expliquer les absurdes ordres d'avant-guerre que par l'atmosphère de terreur monstrueuse et ses prolongements pendant des années. »

Avant même ce rapport, en février 1965, à Barvikha, près de Moscou, Simonov parle du même sujet avec l'un des principaux héros de la guerre, le maréchal Koniev. Après cette conversation, Simonov écrira :

« Il ne fait pas de doute que si les années 1937-1938 n'avaient pas existé, non seulement dans l'armée mais dans tout le pays, nous aurions été incomparablement plus forts en 1941 que nous ne l'étions. Ils auraient tous combattu, ceux qui sont tombés. Et alors, parmi nous tous, la guerre aurait choisi et fait émerger les meilleurs. »

En juin-juillet 1941, Simonov rencontre au front des hommes revenus de camp peu avant la guerre. Parmi eux, le commandant de corps Petrovsky, dont le corps tient ces jours-là les rives du Dniepr. Après la guerre, Simonov lira les ordres de juillet de Petrovsky. Ils témoignent d'une lucidité dans l'évaluation de la situation, de calme et d'indépendance en ces jours extrêmement difficiles. En 1941, le commandant de corps Petrovsky correspond à l'appréciation de service reçue en 1925 : « Possède une volonté forte, de la détermination. Connaît bien l'art militaire et l'aime. »

C'est à cet endroit même où Simonov a rencontré Petrovsky que, plus tard, dans le roman de Simonov *Les Vivants et les morts*, attendra la bataille Fiodor Fiodorovitch Serpiline, arrêté en 1937, condamné à dix ans de camp, puis soudain relâché. Avant l'aube, allongé sur une botte de foin, Serpiline se demandera : « On peut se demander à qui, avant la guerre, il a bien pu venir à l'idée de priver l'armée d'hommes comme lui, Serpiline ? Quel sens cela a-t-il ? »

Dans la conscience de Serpiline, le temps de l'emprisonnement est avant tout du temps perdu sans retour. « En se rappelant maintenant, en guerre, ces quatre années gâchées, il grinçait des dents de dépit. »

Serpiline est le personnage le plus marquant du grand roman de guerre de Simonov. Mais Simonov a rencontré d'autres hommes envoyés au front après le camp. Il a écrit aussi sur eux. Ceux-là, les autres, sont personnellement intrépides face à l'ennemi. Mais après l'arrestation et la détention, ils sont impuissants et sans défense devant leurs supérieurs.

Aux postes de commandement, ils sont incapables de prendre des décisions, ce qui provoque la mort en masse de soldats. Ils furent nombreux, ces hommes mutilés par le camp. Dans la nouvelle *Panteleïev*, Simonov fera se tirer une balle dans la tête à un de ces hommes. En réalité, en 1941, son prototype passera en cour martiale. Pour cette nouvelle, Simonov sera critiqué, avec de clairs sous-entendus sur la fiabilité douteuse de l'auteur.

Une équipe d'*Izvestia* arrive voir Simonov à Moguilev. Elle comprend le poète Sourskov et le photoreporter Trochkine. Pour eux, le front est une nouveauté. Simonov, à cette époque, formule déjà distinctement ses impressions des deux premières semaines de guerre : « J'avais le sentiment que je ne verrais jamais rien de plus dur dans ma vie. Et il me semble encore aujourd'hui que c'est bien le cas. »

Il écrivit une lettre sur ces deux semaines, destinée à la maison. Quand la lettre fut glissée avec ses articles dans l'enveloppe pour Moscou, il se ravisa soudain. Il ne l'envoya pas, déchira la lettre.

L'un des déplacements de l'équipe d'*Izvestia* est un voyage à Smolensk.

« Sur la route, fatigués et couverts de poussière, écrit Simonov, nous sommes entrés dans un petit village, dans une isba. L'isba était tapissée de vieux journaux. Des photos de revues étaient encadrées. Dans le coin, l'icône. Sur le large banc, un vieillard, tout de blanc vêtu – chemise blanche, pantalon blanc – avec une barbe grise.

La vieille nous assit à côté du vieillard sur le banc et se mit à nous donner du lait. Une voisine entra. La vieille lui demanda :

— Et Dounia pleure toujours ?

— Elle pleure, répondit la voisine.

— On lui a tué son gars, expliqua la vieille.

Soudain, la porte s'ouvrit, et nous entendîmes, dans la cour d'à côté, le cri perçant d'une femme. La vieille dit :

— Nous, tous, nous sommes à la guerre. Tous les fils sont à la guerre et les petits-fils à la guerre. Et ici, le Fritz va bientôt venir, hein ?

— On ne sait pas, répondîmes-nous, bien que nous sentions que oui, bientôt.

Et le vieillard, lui, restait assis et se taisait. Et il me semblait que, s'il le pouvait, il mourrait là, tout de suite, en nous regardant, nous, les hommes en uniforme de l'Armée rouge, sans attendre que les Allemands entrent dans son isba. Et qu'ils viendraient, ici, je le voyais sur son visage : il en était sûr. Il secouait sa tête centenaire comme pour répéter : "Oui, oui, ils viendront, ils viendront." »

Simonov note dans son journal :

« J'ai ensuite écrit un poème là-dessus et je l'ai dédié à Lioucha Sourskov. "Tu te souviens, Aliocha, l'isba près de Borisov,/ Le cri d'une fille pleurant son mort,/ La vieille aux cheveux blancs dans son manteau de pelisse,/ Le vieillard tout en blanc, comme habillé pour la mort." »

Sur les routes, les femmes nous donnaient du lait, nous faisaient le signe de croix et, cessant soudain de se gêner parce que nous étions militaires et membres du Parti, nous disaient : "Que Dieu vous garde", "Que Dieu vous aide" – et longtemps nous suivaient du regard. »

Voici le journal, et voici les vers :

« Tu te souviens, Aliocha, des routes de Smolensk,
De ces pluies sans fin, mauvaises,
Des cruches que nous tendaient les femmes fatiguées
Les serrant contre elles, comme des enfants, pour les protéger de la pluie. »

La 172^e division qui défendait Moguilev tenait la rive ouest du Dniepr. Le commissaire de division dit à Simonov que le meilleur soldat de la division était le régiment de Koutepov. La conversation eut lieu de nuit. Dans la nuit, Simonov, avec le photoreporter Trochkine, partit pour trouver Koutepov. C'était la nuit du 14 juillet.

Deux jours avant – les 12 et 13 juillet – Koutepov avait livré bataille. Le 12, des chars du général Model avançaient contre le régiment de Koutepov. Des chars aux trappes ouvertes, des officiers allemands jusqu'à mi-corps en sortant. Derrière les chars, l'infanterie, manches retroussées. Les chars avançaient dans un champ de seigle.

Les hommes de Koutepov détruisirent trente-neuf chars. C'est la bataille la plus acharnée et la plus efficace de la défense de Moguilev. Le lendemain, le 13, les Allemands entreprendront une attaque psychologique. Leur infanterie avancera en colonnes serrées, drapeaux déployés. Peu nombreux seront ceux qui en reviendront.

La nuit, après la repousse de l'attaque psychologique, Koutepov, quarante-cinq ans, raconte à Simonov ce qui s'est passé avec l'enthousiasme d'un garçon :

« Voilà qu'on nous parle des chars, des chars. Mais nous, on les démolit. Si l'infanterie décide de ne pas reculer, aucun char ne peut rien contre elle, croyez-moi. Là-bas, leur char est resté. Voilà jusqu'où il est allé, et pourtant ils n'ont rien obtenu. »

Le 14 juillet, Trochkine, photoreporter d'*Izvestia*, photographie les chars allemands détruits sous les yeux mêmes des Allemands. Il sort un drapeau allemand d'un char, fait monter des soldats rouges sur le char, les photographie sur le char, à côté, avec le drapeau et sans le drapeau. Simonov écrit : « Il avait complètement perdu le sens de la mesure. »

Ensuite, Trochkine photographie le commandant de bataillon, le capitaine Gavruchine, une trentaine d'années, non rasé depuis trois jours, les cheveux collés sous sa casquette. Sur le visage de Gavruchine, une étrange expression : prêt à se battre encore vingt-quatre heures d'affilée et, en même temps, prêt à s'endormir à chaque seconde. La guerre est un travail très dur. Le 12 juillet, la bataille a duré quatorze heures d'affilée, le 13 juillet dix heures. Mais l'attente avant la bataille est plus dure encore que la bataille elle-même, beaucoup ne la supportent pas. Ils fuient. On les rattrape. Tribunal. Exécution.

Avant de photographier Gavruchine, Trochkine l'oblige à mettre un pistolet-mitrailleur en bandoulière et, à la place de la casquette, un casque. « Cet équipement n'allait pas du tout au capitaine, comme d'habitude il ne va pas aux hommes qui sont vraiment en première ligne », note Simonov. Le photoreporter Trochkine sera tué en 1944.

En 1941, Trochkine photographie aussi le commandant de compagnie Khorchev, si jeune qu'il semble étrange qu'il se soit battu la veille jusqu'à la dernière cartouche et ait perdu la moitié de sa compagnie.

Le 14 juillet, ici, dans le champ de Bouïnitchi, c'est le calme. Une équipe allemande enterre ses morts. Les hommes de Koutepov ne les gênent pas. Une large parcelle de plusieurs hectares, sur le no man's land, se couvre de croix de bouleau sur les tombes allemandes. Dans la nuit du 12 au 13, pendant la pause entre les combats, nos équipes d'enterrement et celles des Allemands travaillent ensemble.

Le 14 juillet, le colonel Koutepov dit à Simonov :

« Nous avons décidé entre nous que, quoi qu'il se passe autour, qui que ce soit qui recule, nous, ici, à Moguïlev, nous restons et nous resterons tant que nous serons vivants. »

Après la guerre, dans les commentaires à son journal de 1941, Simonov réfléchira beaucoup à ce qui était le plus judicieux : tenir jusqu'à la mort ou battre en retraite, retirer les troupes pour éviter les encerclements. Mais nous n'étions catastrophiquement pas prêts à une retraite planifiée, organisée. Simonov écrit :

« La mesure de notre impréparation à la guerre était si grande que nous ne pouvons, en nous souvenant de ces jours, débarrasser notre lexique d'un mot aussi lourd que "débandade", ou, pour employer l'expression des soldats de l'époque, "drap". »

Et aujourd'hui encore, dans l'évaluation la plus lucide de tout ce qui s'est passé, nous devons nous découvrir devant la mémoire de ceux qui, jusqu'au bout, restèrent dans des défenses dures et se battirent à mort dans des encerclements, garantissant la possibilité de décrocher des Allemands, de sortir des poches et des chaudrons à d'autres unités, formations et à d'immenses masses d'hommes tentant de percer vers les leurs, par groupes ou seuls.

Le héroïsme de ceux qui tinrent jusqu'à la mort ne fait aucun doute. Si le pays avait préparé la guerre honnêtement et intelligemment, ce héroïsme aurait donné des résultats incomparablement plus grands.

Chez les miliciens de Moguïlev, il y a un fusil pour trois. La hache, la fourche, la pelle sont aussi considérées comme des armes.

Le chef de la Direction politique principale de l'Armée soviétique, Epišev, écrira le 19 novembre 1966 à propos du livre de Simonov *Cent jours de guerre* :

« Le nouveau livre de K. Simonov est profondément erroné, indigne d'un écrivain soviétique, il

peut porter un grave préjudice à l'éducation patriotique de notre jeunesse, en présentant de manière déformée l'exploit de notre peuple pour défendre les conquêtes d'Octobre. »

Simonov, avant sa mort, lègue que ses cendres soient dispersées sur ce champ où, en juillet 1941, le colonel Koutepov se tenait jusqu'à la mort.

Koutepov, Gavruchine et Khorchev mourront dans l'encerclement. Les Allemands marcheront sur Smolensk et la prendront à la toute fin juillet. Simonov, à cette époque, sera quelques jours à Moscou. Il passe d'*Izvestia* à *Krasnaïa Zvezda*. Dans cette courte pause, on lui propose d'écrire quelques poèmes pour le journal. Simonov écrit *Attends-moi*. Dans son journal, il note : « Le premier lecteur de *Attends-moi* fut l'écrivain Leva Kassil. Il me dit que le poème était, dans l'ensemble, bon, bien que ressemblant un peu à une incantation. »

Mais une telle incantation est pleinement justifiée pour un homme en guerre, dans l'effroyable année 1941.

À Smolensk, dans une maison solitaire restée intacte, le téléphone fonctionne encore. Konstantin Simonov demande à faire Moscou. L'opératrice répond : « Tout de suite. » Il attend une quinzaine de minutes. Enfin, il entend : « Moscou. Moscou ! Ici Smolensk. Donnez le 3-6-0-8-4. » Puis une longue sonnerie – et une voix familière : « Allô », puis un fracas et la voix de l'opératrice : « Je vous ai coupés. Alerte aérienne à Smolensk. »

Simonov appelait à Moscou Valentina Serova. Ses meilleurs poèmes de guerre entreront dans le cycle *Avec toi et sans toi*, qui lui est dédié. On y trouve le poème dont le premier vers est : « Ta voix, je l'ai saisie à Smolensk,/ Mais, comme toujours, je n'ai pas eu de chance./ De ton flot de paroles de femme,/ Je n'ai entendu que : allô ! »

Simonov est à Smolensk au début de juillet. La ville est déjà bombardée. Le 15 juillet, l'exode massif des habitants.

Léonid Andreev, futur professeur et doyen de la faculté de philologie de l'Université de Moscou, se souvient :

« Les rues étaient pleines de réfugiés et de troupes. Près d'une maison en ruine, on vendait des glaces. Dans le ciel clair, des avions allemands stationnaient. Dans un magasin sans vitres ni portes, on faisait la queue pour de la crème. Sur la berge, gisaient huit cadavres de parachutistes allemands exécutés. Sous le pont, on plaçait des charges explosives. Sur le pont, un tracteur passa sur la tête d'un adolescent tué. La panique poussait les gens vers la gare, leur ôtait la raison. Un train entra, composé de wagons-plateformes ouverts. Des milliers de gens s'y ruèrent, se renversant, lâchant ballots et valises, criant, pleurant, jurant.

À côté du train, soudain, une mitrailleuse antiaérienne lourde se mit à crépiter. Les gens se ruèrent contre les murs de la gare, sous les plateformes. Une fillette de quatre ans, égarée, pleurait sans pouvoir s'arrêter. La rafale de la mitrailleuse l'arrosa d'éclats de plâtre. »

Vers le 20 juillet, dans la région de Smolensk, trois de nos armées – les 16^e, 19^e et 20^e – sont encerclées. Les Allemands ont déjà pris Elnia, créant un saillant avancé à l'est.

Le commandement soviétique estime qu'il ne s'agit pas d'une percée allemande, mais d'un simple débarquement massif. « Débarquement, débarquement, débarquement. Ces jours-là, ce mot nous résonnait aux oreilles », écrit Simonov.

Après un bref séjour à Moscou, où il écrit son fameux *Attends-moi*, Simonov part pour la région d'Elnia.

Dans son journal, il note :

« Personne, à commencer par le commandant de la 24^e armée, Rakoutine, jusqu'aux commandants de bataillon, ne connaissait la situation réelle sous Elnia. Le général Rakoutine pense que les Allemands seront expulsés d'Elnia dans un jour ou deux, trois au maximum. »

En réalité, Elnia ne sera prise par les troupes de la 24^e armée que un mois et demi plus tard, le 7 septembre. La 24^e armée fait partie du Front de réserve commandé par Joukov. Elnia est notre première grande offensive réussie. Mais le saillant d'Elnia est, pour les Allemands, un axe secondaire. À ce moment-là, leurs principaux coups sont portés sur les fronts Centre et Sud-Ouest. Lorsque la Wehrmacht commencera l'offensive générale sur Moscou, elle se passera du saillant d'Elnia.

Quand Joukov attaque Elnia, les Allemands attaquent Kiev.

Près de Kiev, dans un chaudron, se trouvent cinq armées du Front Sud-Ouest. Le commandant du front, le général Kirponos, meurt au combat. D'après les données allemandes, 665 000 hommes sont faits prisonniers près de Kiev. Selon l'historien, le général D. Volkogonov, 453 000, dont 60 000 officiers. Dans la région de Mozyr et Gomel, 78 000 hommes sont capturés, dans le chaudron d'Ouman, où deux armées sont encerclées – 103 000 prisonniers, dont les deux commandants d'armée : le commandant de la 6^e armée, le général-lieutenant Mouzytchenko, et le commandant de la 12^e armée, le général-lieutenant Ponedeline.

Quelques jours plus tard, le nom du général Ponedeline apparaîtra dans l'ordre n° 270 de la Stavka, du 16 août 1941. Cet ordre n° 270 porte distinctement la marque personnelle de Staline. On l'imagine faire les cent pas et dicter :

« Non seulement nos amis reconnaissent, mais nos ennemis sont contraints de reconnaître que, dans notre lutte de libération contre les envahisseurs germano-fascistes, les unités de l'Armée rouge, leurs commandants et commissaires se comportent irréprochablement, courageusement, parfois héroïquement. Même les unités qui sont tombées par hasard dans l'encerclement gardent leur fermeté et sortent de l'encerclement. »

Suit une liste incontestable de faits de sorties réussies d'encerclement.

Staline poursuit :

« Mais nous ne pouvons cacher qu'il y a eu récemment plusieurs faits honteux de reddition à l'ennemi. Certains généraux ont donné le mauvais exemple à nos troupes. »

Staline cite trois noms. Le premier est celui du général-lieutenant Ponedeline. En réalité, c'est un général-major. Staline dicte : « Il avait toute possibilité de percer vers les siens, mais il a eu peur et a déserté vers l'ennemi. » Le second est le général-lieutenant Katchalov : « Il a préféré se rendre », dit Staline.

Le troisième est le général-major Kirillov. « Peut-on tolérer dans les rangs de l'Armée rouge des lâches qui se rendent à l'ennemi ? Non, on ne le peut pas. Si on laisse ces lâches et ces déserteurs en liberté, ils ruineront notre patrie. Il faut détruire les lâches et les déserteurs. »

Simonov écrit dans ses commentaires :

« Je dois faire un aveu amer : j'étais un homme de mon temps et alors, l'été 1941, en lisant cet ordre

de la Stavka signé de Staline, je croyais, comme les autres, que les hommes cités y étaient vraiment coupables de tout ce qu'on leur imputait. »

Après la guerre, Simonov étudia en détail les circonstances dans lesquelles ces hommes ont été faits prisonniers. Deux d'entre eux, plus exactement. Le général-lieutenant Katchalov n'a jamais été prisonnier : il est mort au combat le 4 août, et au moment de la publication de l'ordre n° 270, il était déjà mort.

Pour Ponedeline, Simonov suit la situation dans le journal des opérations du Front Sud. À la date du 4 août, on lit : « Le groupe Ponedeline continue le combat dans un cercle fermé, sans obus ni artillerie. » Le général Kirillov, avec son corps, couvre constamment la retraite des autres unités.

Simonov écrit :

« Il n'y avait aucun fondement pour les déclarer lâches qui n'avaient pas voulu percer vers les leurs. Sur la conscience de ces deux hommes, il n'y avait alors qu'une seule chose : ils n'avaient pas pu, n'avaient pas eu le temps ou n'avaient pas osé se tirer une balle. Mais ce n'est pas une raison pour les considérer comme des traîtres, comme le disait l'ordre de la Stavka. »

Les généraux Ponedeline et Kirillov, calomniés par l'ordre n° 270, resteront prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. Puis six mois sur un territoire occupé par les Alliés. Ils reviendront au pays. Le 30 décembre 1945, ils sont arrêtés. L'instruction durera cinq ans. En 1950, ils sont fusillés. En 1956, ils sont réhabilités comme condamnés sans fondement.

Conformément à l'ordre n° 270, en 1941, tous les prisonniers sont déclarés traîtres à la patrie. D'après ce même ordre, en 1945, ils passeront des camps allemands dans les camps soviétiques. Dans ces camps se retrouveront aussi les rares survivants de la forteresse de Brest. Des mesures répressives visent aussi les familles des prisonniers. Elles sont arrêtées et déportées dans des régions éloignées de l'URSS. En juillet 1942, un décret du Comité d'État à la Défense précise que « sont considérés comme membres de la famille le père, la mère, la femme, le mari, les fils, les filles, les frères et sœurs, s'ils vivaient avec le traître à la patrie au moment du début de la guerre ».

De juin à décembre 1941, jusqu'à 3 335 000 militaires soviétiques tomberont aux mains des Allemands. À fin janvier 1942, 2 millions de prisonniers auront péri, fusillés, morts de faim ou d'épidémies.

Staline, dans son discours à la station de métro Maïakovskaïa le 6 novembre 1941, dit : « En quatre mois de guerre, nous avons perdu 350 000 tués et 378 000 disparus, et eu 1 020 000 blessés. »

Staline ne mentionne pas du tout les soldats soviétiques faits prisonniers.

Sur le Front de l'Ouest, rien que pendant la bataille de Smolensk, jusqu'à 300 000 hommes sont faits prisonniers. Près de 300 000 blessés, plus de 200 000 morts. Les troupes encerclées et la population civile n'ont qu'une seule issue : un étroit passage sur le Dniepr près du village de Soloviov. Simonov a été à ce passage.

Dans ses commentaires, il cite un fragment de lettre reçue de Vassili Palajenko, qui commença la guerre justement près d'Elnia :

« De l'ouest vers l'est, tout un front convergait vers le passage de Soloviov. Le passage n'avait aucune couverture aérienne. Les pilotes fascistes, volant en rase-motte, mitraillaient les flots humains. Sur le passage, une digue se forma, faite de corps humains, de chariots, de chevaux morts.

Je vois encore une femme ensanglantée, agonisante, à demi sortie de l'eau sur la berge, et un bébé ensanglanté lui aussi qui rampe sur elle. »

Simonov à Serova, du front :

« Sans te blâmer, sans te froisser,/ Tordant une tige rouillée,/ Je voulais juste voir, voir, voir/ Toi, toi, toi.

Sans disputes, sans ces bêtises/ Dont le souvenir est honteux, risible,/ Et les bombes tombaient sans hâte,/ Comme sur un film au ralenti. »

Il reste 300 kilomètres jusqu'à Moscou. L'opération offensive allemande contre la capitale reçoit le nom de code « Typhon ». Sa planification est achevée le 19 septembre. Le commandement du Front de l'Ouest ne rapporte au Stavka, le 26 septembre, que « selon les données du renseignement, une offensive allemande sur Moscou est possible ». Le lendemain est publiée une directive sur la nécessité de passer à une « défense tenace et opiniâtre », de créer des réserves de front et de perfectionner les ouvrages défensifs. Mais ces documents n'ont pas le temps d'arriver aux unités de première ligne.

Le poste de commandement du Front de l'Ouest se trouve alors près de la gare de Kasnia, sur une hauteur dominante, dans un ancien manoir princier blanc aux colonnes, des princes Volkonski. Toutes les voies d'accès à la maison sont sablées. Le nœud de communication est sous de légères marquises, à côté du manoir. On y observe un mouvement intense de voitures et de militaires.

Le premier jour de l'opération « Typhon », le 2 octobre, vingt-sept bombardiers frappent le poste de commandement du Front de l'Ouest. Le bâtiment est détruit, soixante-treize morts.

La tâche prioritaire du commandement allemand est d'encercler et détruire les troupes soviétiques dans les zones de Briansk et Viazma. Son accomplissement ouvre la route de Moscou.

Orel est pris le 3 septembre, absolument à l'improviste pour le commandement du Front de Briansk. Quand les chars allemands pénètrent dans la ville, les tramways circulent calmement, pleins de passagers.

Le commandant du district militaire d'Orel, le général-lieutenant Tiourine, responsable de la défense de la ville, apprend la prise d'Orel par un estafette qui se précipite dans l'état-major en criant que des chars allemands sont dans les rues. Trois jours plus tard, le 6 octobre, Briansk est encerclée et prise. Trois armées se retrouvent dans le chaudron. Moins de 20 % de leur effectif sortira de l'encercllement.

Simonov à Serova :

« Quand il s'est séparé de la vie,/ Autour de lui l'air était vide,/ Et l'image tendre ne touchait pas/
De ses lèvres ses lèvres qui refroidissaient.

J'emporterai pour toujours avec moi/ Le son de ta voix, le goût de tes lèvres./ Qu'ils ne mentent pas. Sur le champ de bataille,/ Rien ne me les rappellera. »

Simonov écrit :

« Dans un village, nous avons rencontré les unités d'une des divisions d'ouvriers-miliciens de Moscou. C'étaient pour la plupart des hommes déjà âgés – quarante, cinquante ans. Leur uniforme – des blouses d'un troisième cycle, une partie de ces blouses étant d'un bleu bizarre, teintes. Leurs commandants étaient aussi des hommes d'âge, des réservistes. »

La formation des divisions de volontaires (milices populaires) commence le 4 juillet 1941. Pour la première fois, les mots appelant à former des milices retentissent la veille, le 3 juillet, dans le discours de Staline. Outre les hommes d'âge mûr, la jeunesse afflue, souvent impropre au service actif. Leurs armes datent de la Première Guerre mondiale. Leur niveau d'instruction au combat est extrêmement faible. Mais ce sont des volontaires et ils font preuve d'une incroyable résistance.

Simonov écrit :

« Je me souviens qu'ils m'avaient fait une impression pénible. Je pensais : n'avons-nous donc aucun autre réserve que ces miliciens, habillés comme on peut et presque sans armes ? Un fusil pour deux et une seule mitrailleuse pour tous. »

Quand sera prise la décision de retirer les troupes sur la ligne Rjev-Viazma, ce sont eux qui couvriront la retraite. Et eux se retrouveront sous le choc des armées allemandes du groupe d'armées Centre. Ils tomberont dans un effroyable encerclement près de Viazma.

L'ouvrier-milicien Boris Fridman se souvient :

« Le 1^{er} octobre 1941, je suis assis avec un camarade de régiment, nous parlons de tout et de rien, et lui, qui va régulièrement à l'état-major du régiment, me dit : "On dit que nous sommes déjà encerclés." Je lui réponds : "Mais non, Alexandre Nikolaïevitch, ce n'est pas possible, on entendrait des tirs, et autour de nous, c'est tellement calme, tellement tranquille." »

Le bombardement commencera le lendemain, 2 octobre. L'opération « Typhon » commence par un bombardement total. Il anéantit complètement les communications entre nos troupes. Les coins blindés allemands avancent par d'immenses arcs contournant nos forces principales et, dès le 7 octobre, referment l'encerclement. Ensuite, ils coupent le groupement encerclé en deux le long de la route Moscou-Minsk et commencent à l'anéantir.

Prévoyant la catastrophe de l'encerclement, le commandant du Front de l'Ouest, Koniev, rend compte à Staline de la situation dès le 4 octobre. Tout se joue à l'heure près, à la minute près, mais le 4, Staline ne donne pas l'autorisation de battre en retraite de façon organisée. Ce n'est que le 5 octobre que le Stavka approuvera un ordre de retraite. Dans les faits, elle ne commencera que le 6. Il est déjà trop tard.

Le médecin militaire Ivan Akopov, un encerclé, se souvient :

« Sous nos yeux, toute l'organisation de la retraite s'effondrait. L'ensemble des unités s'étaient mélangées, personne ne dirigeait le mouvement. Nous n'avions pas de cartes, les autres commandants n'en avaient pas non plus. Certaines unités quittèrent la route principale pour des chemins adjacents afin d'accélérer leur marche. Des camions abandonnés jonchaient la route, nous voyions des hommes qui se reposaient, seuls ou en groupes. À notre question : "Où allez-vous ?" – ils répondaient qu'ils allaient où leurs yeux les menaient, espérant atteindre les leurs. »

L'ouvrier-milicien Alexandre Leliaïtchev se souvient :

« On ne peut prendre les blessés, ni enterrer les morts. On se replie. Au dernier moment, deux commandants de bataillon se disputent. La question : qui doit commander le régiment. L'un abat l'autre, et le major restant prend le commandement pour la sortie de l'encerclement. »

Ceux qui sortiront de l'encerclement se retrouveront au point de filtrage du Front de l'Ouest, rue Stromynka, à Moscou, dans le bâtiment d'un foyer d'étudiants. Les chanceux repartiront au front, les autres – au camp.

Un encerclé se souvient :

« Quand je repris connaissance après le bombardement, il n’y avait plus personne autour. Que des morts. Je me suis mis à marcher sur un chemin forestier, un camion militaire m’a rejoint. On m’a aidé à monter. Nous avons traversé un village. Pas une âme dans la rue. Encore deux villages – partout le silence. Et cela commença à rassurer. Et voilà que, à toute vitesse, nous entrons dans un autre village et tombons dans un cercle de chars allemands. Ils nous arrêtent. Des fantassins allemands surgissent. Je suis prisonnier. De nouveaux groupes de prisonniers arrivaient tout le lendemain. Ensuite, tous, on nous conduisit dans un camp de transit pour prisonniers de guerre, dans une petite ville. Puis la colonne de prisonniers s’ébranla pour un long voyage. On n’en voyait ni le début ni la fin. »

Un ancien prisonnier se souvient :

« Dans les grands villages, la colonne s’arrêtait un instant. Les vieux paysans nous regardaient sombrement. Je ne voyais pas de compassion dans leurs yeux. Une paysanne tenait une demi-miche de pain et proposait de l’échanger contre un vêtement de dessous qu’un prisonnier devait ôter de son dos. »

Un autre raconte :

« Des femmes jetaient dans nos rangs du pain, des pommes de terre. Les Allemands ne savaient pas que faire d’une telle masse de prisonniers. »

On pratiquait alors ce numéro : des femmes, au péril d’être abattues, se jetaient en pleurs sur les gardes, en criant que, parmi les prisonniers, se trouvait leur mari. Ce n’étaient pas du tout leurs maris, mais elles criaient : « Vania, Pétia, mon chéri, enfin nous nous retrouvons ! » Les femmes sauvaient les prisonniers comme elles pouvaient. Les Allemands riaient et laissaient partir un ou deux prisonniers. Puis la colonne repartait. Les traînards étaient abattus.

Viazma, à deux cents kilomètres de Moscou, est un chaudron infernal où tout se mêle : encerclement, captivité, combats d’une violence inouïe, vraiment héroïques, des encerclés qui retarderont de deux semaines l’avancée allemande sur Moscou.

Akopov, médecin militaire, se souvient :

« Tout l’équipage d’un canon encore en action était mort. Autour de la pièce, en diverses positions, gisaient plusieurs corps. L’un, près de la roue du canon, bras écartés, yeux grands ouverts, comme s’il regardait le ciel. Le regard du dernier artilleur vivant était plein de haine et, je dirais, d’ardeur. Il ne sentait pas que tout son visage était éclaboussé du sang de ses camarades et il ne percevait rien d’autre autour de lui que l’ennemi. »

Dès le premier jour de la guerre, le Premier ministre britannique Churchill, dans son allocution radio, déclare :

« Ces vingt-cinq dernières années, personne n’a été un adversaire plus constant du communisme que moi. Je ne retire pas un mot de ce que j’ai dit sur le communisme, mais tout cela pâlit devant le spectacle qui se déroule. Je vois les soldats russes défendre leurs foyers, où leurs mères et leurs femmes prient – oui, car il y a des moments où tous prient – pour le retour de leur soutien, de leur protecteur, de leur appui. »

Akopov se souvient :

« J’ai remarqué un autre blessé, allongé sur le dos, qui disait quelque chose à haute voix. Je me suis approché et j’ai été horrifié : il était blessé au ventre, une longue boucle d’intestin était sortie, il

avait peu de chance de survivre, je le bandais, et lui regardait les avions au-dessus de nous et répétait avec haine : "Tire, arrose, saleté fasciste ! On se battra encore avec toi." »

Staline, qui n'a pas donné à temps l'ordre de battre en retraite, envoie le 8 octobre un radio-message affolé à l'état-major de la 19^e armée encerclée :

« Du fait que les troupes encerclées ne sont pas venues à Moscou, il n'y a personne ni rien pour défendre Moscou. Je répète : personne ni rien. »

Dans l'anneau d'encerclement près de Viazma, se trouvent trente-sept divisions des fronts Ouest et de Réserve, neuf brigades de chars, presque toute l'artillerie.

Le 11 octobre, une tentative de percée est entreprise.

À cette date, au prix d'un sang énorme, un couloir de deux kilomètres, tenu avec peine par les ouvriers-miliciens, est ouvert dans l'anneau allemand. La percée est dirigée par le commandant de la 19^e armée, le général-lieutenant Loukine. Loukine demande une couverture aérienne dans le secteur de l'effort principal. Il ne l'obtiendra pas.

Sur le champ de Bogoroditskoïe, le 11 octobre 1941, dans la boue d'automne, vont les convois hippomobiles et les colonnes d'infanterie sans fin. Personne ne parle, on n'entend que le bruit monotone de cette masse en mouvement, quelques jurons à demi-voix et le cliquetis des armes.

Plus loin, on entend la canonnade, et l'écho porte un « aaah » multiple. C'est l'écho du « Hourra ! » désespéré de l'infanterie qui se jette à l'attaque. Le 11 octobre, la percée s'enlise, l'anneau se referme.

Une deuxième tentative est faite le 13. Elle échoue également. Le général Loukine est blessé trois fois et tombe prisonnier.

L'encerclement de Viazma, c'est jusqu'à 600 000 prisonniers et environ 400 000 morts. Après la guerre, on ne pouvait pas labourer le champ de Bogoroditskoïe : les ossements humains étaient à la profondeur d'une pelle.

Dans les années 1960, Simonov proposera de rassembler et publier les souvenirs des Moscovites qui furent témoins des événements à Moscou et autour de Moscou pendant l'automne 1941, la plus dure. À très haut niveau, on lui interdira de le faire.

Le 16 octobre 1941, la radio, dans le bulletin du matin de Sovinformburo, annonce :
« Au cours de la journée écoulée, la situation sur le Front de l'Ouest s'est aggravée. »

Après quoi la radio se tait.

L'historien Gueorgui Mirsky se souvient :

« Ce n'est qu'en sortant dans la rue Gorki que je commençai à deviner ce qui s'était passé au front. Dans la rue, les "Emka" noires se succédaient à toute vitesse. À l'intérieur, des officiers avec leurs familles. Sur les toits des voitures, des valises, des paquets, des caisses. C'était les officiers de l'état-major du district militaire de Moscou. Tôt le matin, l'état-major avait reçu un bulletin secret, d'où il ressortait que les Allemands avaient percé le front et étaient déjà à Mojaïsk, à 100 kilomètres de la capitale. À l'état-major, on avait manifestement décidé qu'on pouvait attendre les Allemands à Moscou d'une heure à l'autre. Et les gens de l'état-major ont filé. »

Près de Mojaïsk se déroulent effectivement des combats acharnés. Ils se déroulent sur le champ même de Borodino. Ces combats retardent d'une semaine l'offensive allemande. Et la lutte se joue

désormais à quelques jours près. Corps à corps, sur le poste de commandement de la 5^e armée, où le commandant, le général Lelyouchenko, est blessé. Lelyouchenko se souvient :

« C'était à l'endroit même où se trouvait la batterie Raïevski en 1812. »

C'était justement le 16 octobre.

Mirsky se souvient :

« Le 16 octobre, ce qui frappait le plus, c'étaient les bennes à ordures dans les cours de Moscou. Elles étaient pleines à ras bord de livres à reliure rouge. C'étaient les œuvres de Lénine. Ils ne tenaient pas dans les bennes, on les entassait directement dans la rue et on les brûlait. Tout le centre de Moscou était dans cette fumée. À Kouznetski Most, à la Loubianka, à Miasnitskaïa, il neigeait noir – les cendres des documents brûlés. Des papiers marqués "Secret" volaient dans les rues. »

Les tramways ne circulent pas, le métro ne fonctionne pas, les boulangeries sont fermées. Daniil Granine rapporte ce que lui racontait Alexeï Kossyguine, alors vice-président du Conseil des commissaires du peuple :

« Le gouvernement s'évacuait à Kouibychev. Les bureaux du Sovnarkom étaient vides. Les portes ouvertes. Les téléphones sonnaient partout. Kossyguine passait de bureau en bureau, prenait le combiné, répondait, pour montrer que le pouvoir fonctionnait. »

Le médecin urgentiste Dreïzer se souvient :

« Sur le boulevard des Jardins, on poussait vers on ne sait où une quantité innombrable de cochons et de vaches. Des individus louches tiraient des cochons dans les cours, presque sous les yeux des gardiens. »

Dans les entreprises, des licenciements massifs. Le 16 octobre, on distribue d'urgence les salaires, mais pas à tous et pas partout. Ceux qui attendent leur paie voient leur direction s'enfuir.

Le directeur adjoint de l'usine "Tochizmeritel" Molotov, Rygine, chargea une voiture de grandes quantités de vivres et essaya de quitter le site de l'usine. Il fut arrêté et battu par les ouvriers.

L'écrivain Arkadi Perventsev se souvient :

« Le 16 octobre, la ville abandonnée était pillée. J'ai vu piller la fabrique "Bolchevik", la route était jonchée de biscuits. On pillait l'abattoir Mikoyan. Des centaines de milliers d'ouvriers abandonnés, des centaines de milliers de leurs femmes et enfants, en haillons, dans la misère, étaient laissés à eux-mêmes. Ils comprenaient soudain qu'ils n'étaient nécessaires à personne. L'indignation spontanée montait d'heure en heure. Moscou était au bord de l'insurrection. »

Le directeur technique de l'usine de roulements n° 1, Sournakine, se souvient :

« Le peuple s'est retrouvé tout d'un coup "hors jeu". Beaucoup disaient : "S'ils nous donnaient des armes, on irait se battre. Mais là, on nous donne notre paye et on nous met dehors." »

La place des Trois gares est saturée de gens et de bagages. De la gare de Leningrad, il n'y a plus de trains. Tous partent de Iaroslavl ou de Kazan.

Maria Belkina se souvient :

« Les acteurs, les écrivains, les gens de cinéma partaient : Eisenstein, Poudovkine, Lioubov Orlova. Un acteur tirait une énorme malle, puis, regardant sa montre, la laissa tomber, courut sur le quai avec une simple serviette. Des garçons conscrits, rasés de près, avec de pauvres baluchons, riaient de lui. »

L'intelligentsia est évacuée de Moscou de manière très organisée. À première vue, on pourrait y voir un désir du pouvoir de sauver l'élite intellectuelle. En réalité, le pouvoir la perçoit comme une « cinquième colonne » peu fiable. Le fils de Boris Gornoung, philologue et poète, écrit : « À l'Institut de littérature mondiale, le téléphone sonnait, des voix sévères lisaient des listes de noms et annonçaient au nom des organes que si ces personnes ne quittaient pas Moscou, ce serait considéré comme la preuve qu'elles attendaient les Allemands. »

Perventsev se souvient :

« Nous quittions Moscou par la route des Entousiastes. Elle était remplie de foule. Plusieurs personnes se jetèrent sur les marchepieds, sur le toit de la voiture. On frappa du poing sur les vitres. Le pare-brise se fendit et vola en éclats. Des dizaines de mains saisirent la voiture et la tirèrent sur le bas-côté. Quelqu'un ouvrit le capot et se mit à arracher les fils électriques. Des dizaines de mains se tendirent dans la voiture et arrachèrent ma femme. "Qu'est-ce que vous voulez ?" criai-je. En réponse, une centaine de voix hurlèrent : "Tu dois bien transporter de l'argent, hein ? Et nous, on nous laisse mourir de faim. Tu dois être un secrétaire du Parti ou un directeur, salaud !" »

Je les comprenais. Je regardai leurs joues creuses, leurs manteaux noirs grasseux et leurs chaussures trouées, et je vis soudain l'abîme terrible qui s'était creusé entre nous, barines d'aujourd'hui, et ces gens. Je criai que j'étais un écrivain soviétique, que j'avais été exempté du service pour raisons de santé, que la voiture m'appartenait. J'écrivais des livres et m'étais acheté une automobile. On décida de nous laisser partir. Avant cela, ils mirent encore notre voiture en pièces. Ils arrachèrent des mains de ma femme une veste, prirent mes bottes en peau de loup. Et c'est tout. Nous repartîmes.

Je vis piller un autre ZIS. Des dizaines de paquets de cigarettes, des dizaines de paires de chaussettes et de bas volaient de la voiture. C'était le véhicule de quelque dirigeant de l'État. Il transportait tout un magasin. Du pain vola hors de la voiture et tomba sur la route. Un homme bondit sur ce pain, le saisit et se mit à le manger à toute vitesse. »

Au plus fort de l'offensive allemande sur Moscou, dans la ville, les sentiments antisémites explosent avec une force inattendue. D'après un rapport du NKVD :

« Le mécanicien Tiourkine, de l'usine KES, dans le district de Kiev à Moscou, a déclaré : "Bientôt, on fera ça à tous les Juifs", et il se passa la main sur la gorge. »

Des rapports de ce genre sont très nombreux.

Perventsev se souvient :

« Un citoyen sombre, portant une casquette, passa près de moi et dit : "Camarade Perventsev, nous cherchons et frappons les youpins." »

Le gouvernement dispose de la radio, mais elle se tait presque toute la journée du 16 octobre. Aucun calme voix ne dit à la population : « Il faut défendre la ville. » Ce n'est que le soir qu'un froissement se fait entendre dans les haut-parleurs de rue, puis la voix du président du Soviet de Moscou, Pronine. Il appelle la population au calme et promet de rétablir l'ordre. La panique durera encore trois jours.

L'un de ces jours, Staline appelle le Front de l'Ouest. Après la guerre, Simonov discutera avec Koniev, son commandant. Koniev se souvient :

« Staline appela avec des mots presque hystériques. Il parlait de lui à la troisième personne : "Le camarade Staline n'est pas un traître, le camarade Staline n'est pas un renégat, le camarade Staline

est un homme honnête, toute son erreur est d'avoir trop fait confiance aux cavaliers, le camarade Staline fera tout en son pouvoir pour redresser la situation." »

C'est alors que Koniev ressentit la profonde confusion de Staline, l'absence de volonté. Il se rendit compte que Staline ne correspondait pas à l'image qu'il s'en faisait. C'était un homme désespéré et très coupable.

Simonov écrit :

« J'ai beaucoup réfléchi au secret de cet appel dramatique de Staline à Koniev. Et soudain, je me suis rappelé comment, en juillet 1941, le commandant du Front de l'Ouest, Pavlov, le chef d'état-major du front et plusieurs autres généraux avaient été fusillés. Tous avaient été déclarés traîtres à la patrie et fusillés comme tels. Ils n'étaient en aucun cas réellement des traîtres, mais Staline ne pouvait expliquer tout ce qui s'était passé au début de la guerre que par la trahison. »

C'était sa sortie la plus simple, habituelle. Ainsi, il reportait le coup sur d'autres. Car lui, Staline, ces premières semaines de la guerre, non seulement était désespéré, non seulement avait peur – il ressentait sa responsabilité. Pour l'appréciation erronée de la situation politique, pour sa surdité aux signaux et aux avertissements.

La deuxième crise de panique de Staline survient durant les jours terribles d'octobre. C'est alors que Staline sentit qu'on pouvait désormais le considérer comme un traître, qu'après tous les échecs, encerclements et sacrifices, on pouvait le déclarer ennemi du peuple et lever la main sur lui.

La conscience que l'accusation qu'il lançait depuis des années contre les autres pouvait enfin se retourner contre lui – voilà ce qui a provoqué ce cri que le commandant du Front de l'Ouest, Koniev, a entendu dans le combiné.

Dans son essai *Staline et la guerre*, Simonov cite les paroles de Koniev :

« Dans cette atmosphère de vide, de confusion, il fallait compenser de nos volontés l'absence de volonté d'en haut et faire tout ce qui était possible pour sauver la situation. »

Le 16 octobre, Staline ne quitte pas Moscou. Ce fait – Staline restant dans la capitale – est le seul cas où le "culte de la personnalité" joue un rôle positif. La simple information qu'il n'avait pas quitté la capitale redonnait confiance. Dans le sens où ceux qui mouraient pour Moscou ne se sentaient pas totalement abandonnés par le pouvoir. L'effet Staline n'est qu'une goutte dans l'océan de fermeté, de volonté et d'abnégation que montrent les hommes simples dans la défense de Moscou.

La nouvelle étape de l'offensive allemande reprend le 15 novembre. Au 1^{er} décembre, il ne reste pas plus de trente kilomètres jusqu'à Moscou. Le 2 décembre, les rédactions des journaux berlinois reçoivent l'ordre de laisser des blancs dans la mise en page pour y insérer la nouvelle de la prise de la capitale soviétique.

À Moscou, on prépare le combat dans la ville. Une directive n° 9 est donnée à la division Dzerjinski sur l'organisation d'une ligne de défense le long du boulevard circulaire. On y cite les places Maïakovski, Vosstanie, Smolenskaïa, Oktyabrskaja et Dobryninskaïa.

Les places sont barrées sur toute leur largeur par des chevalets de frise et des sacs de sable. Les raids aériens sont si fréquents qu'on n'a plus le temps d'annoncer les alertes. Les bombes tombent sur le boulevard circulaire, sur la maison de Chaliapine, sur l'Étang du Patriarce, sur l'Arbat. Le

long du boulevard, on déploie des canons antiaériens. Les colonnes qui partent pour le front se forment directement là.

À la défense de Moscou arrivent des unités d'Extrême-Orient, d'Asie centrale, de Sibérie. Cela devient possible après que le Japon renonce à l'idée d'entrer en guerre contre l'URSS. Ce sont justement ces unités sibériennes et d'Extrême-Orient qui défilent le 7 novembre. De grands gaillards, des troupes d'active. Notre armée d'active, qui avait affronté l'offensive allemande, est à cette date presque entièrement détruite. Et voici maintenant ces troupes venues de l'Est, rassasiées, instruites.

Fin novembre, on mine et on prépare au sabotage douze ponts de Moscou, les centrales électriques de la ville, les gares, les bâtiments du télégraphe central, de la TASS, du Bolchoï, de la Maison des syndicats.

Le 2 décembre, les Allemands alignent leur artillerie pour bombarder la ville dans la région de Kryoukovo. C'est à seulement onze kilomètres de la rocade actuelle.

Perventsev écrit alors :

« Le temps est venu où le seul sauveur possible aurait été Dieu, mais nous sommes athées. Tout notre espoir repose sur Staline. »

Il se trompait.

Le 5 décembre 1941, à partir du dernier rempart devant Moscou, commence la contre-offensive de nos troupes. Le seul "réservoir stratégique" de cette contre-offensive, c'est le sang et la vie des soldats soviétiques.

D'une lettre d'un soldat allemand à sa famille :

« Les Russes emploient dans l'offensive d'énormes masses de fantassins qu'ils lancent sans cesse au combat et remportent ainsi des succès. Les Russes se sont toujours distingués par leur mépris de la mort. Le régime communiste a encore développé cette qualité. Une attaque tentée deux fois le sera une troisième, une quatrième fois, sans égard aux pertes. Et la troisième et la quatrième seront menées avec la même obstination et le même sang-froid. L'infanterie attaque en rangs serrés. Elle surgit comme de la terre et avance comme une avalanche. Les énormes brèches que notre feu ouvre dans ses rangs sont aussitôt comblées. Les vagues d'infanterie se succèdent sur un tapis de cadavres. La réussite d'une défense dépend moins du matériel que de la résistance des nerfs. »

La bataille de Moscou est notre première victoire. Pour la première fois, les bulletins mentionnent le nom des généraux commandant les armées victorieuses. Au lieu de « Les troupes du commandant R. », on entend « les troupes du général Rokossovski ». Partout retentissent les noms de Koniev, Govorov, Kouznetsov, Lelyouchenko. Plus fort que tous, celui de Joukov.

Cette victoire nous coûte 926 244 pertes irrécupérables. Près d'un million. Le terme sec de « pertes irrécupérables » signifie des tués et des disparus. Le rapport entre nos pertes et les pertes allemandes est de trois pour un.

Les blessés de cette bataille gigantesque sont notés à part : 879 679 personnes.

« Nous avons une sévère liberté,/ Condamnant une mère aux larmes,/ D'acheter l'immortalité de notre peuple/ De notre propre mort. » (Konstantin Simonov.)

La victoire de Moscou est le premier pas du peuple vers l'immortalité, vers la victoire dans la plus terrible des guerres. C'est l'échec du Blitzkrieg, l'effondrement de l'idée d'un écrasement foudroyant de la Russie. L'Allemagne est contrainte de passer à une guerre de longue durée. Ce qui signifie que la guerre ne fait que commencer.

Simonov revient à Moscou du Front Nord le jour du début de la contre-offensive, le 5 décembre. Il écrit :

« Après une heure à peine passée à Moscou, j'ai senti déjà qu'on ne la donnerait jamais. »

Le 9 décembre, Simonov doit lire à la radio plusieurs poèmes de guerre. Parmi eux, *Attends-moi*, encore inédit. Il arrive horriblement en retard à la radio.

Quand il arrive, le speaker lit déjà le troisième des quatre poèmes programmés. Il ne reste plus qu'*Attends-moi*. Simonov écrit :

« J'ai fait signe au speaker que je lirais moi-même, j'ai tiré la feuille avec le poème de ses mains, et il ne lui restait plus qu'à annoncer que *Attends-moi* serait lu par l'auteur. Je ne me souviens pas comment j'ai lu. »

En cet hiver 1941, il voulait que Valentina Serova entende qu'il était vivant. Qu'elle entende sa voix vivante.

Simonov à Serova :

« Je ne veux pas partager ma peine ici,/ Tu entendras rarement ton nom ici,/ Mais si je me tais, c'est de toi que je me tais,/ Et l'air est peuplé de tes visages. »

Simonov à Serova :

« Qui es-tu devenue ? Mienne ou étrangère ?/ D'ici, mon cœur ne peut t'atteindre./ Pardonne si je t'appelle ma femme/ Au nom de ceux qui peuvent ne pas revenir. »

Pendant les années de guerre, Simonov est envoyé en reportage au nord comme au sud. Il est à Stalingrad. Il voit la rencontre avec les alliés sur l'Elbe. Et l'assaut de Berlin. Il est présent à Karlshorst lors de la signature de la capitulation.

Il n'a pas de raisons de rougir de lui-même à la guerre. La guerre fut ce bref temps où sa foi personnelle coïncida avec la foi générale et avec l'idéologie d'État. Après la guerre, ce sont trente-quatre ans d'une existence complètement différente.

Le jour de ses cinquante ans, Simonov dira :

« Je n'ai pas toujours bien agi dans ma vie. Je le comprends. Je n'ai pas toujours été à la hauteur, à la hauteur civique, à la hauteur humaine. Il y a eu des choses dont je me souviens avec déplaisir, lorsque je n'ai montré ni assez de volonté ni assez de courage. Et je m'en souviens. »

Dans son dernier texte, écrit six mois avant sa mort et intitulé *Par les yeux d'un homme de ma génération*, Simonov dira du temps des répressions d'avant et d'après-guerre :

« C'est un temps qu'on ne peut, si l'on veut être honnête, pardonner ni à Staline, ni à quiconque, y compris à soi-même. »

Le fils de Konstantin Simonov, Alexeï Simonov, dans la préface à ce dernier texte, écrira au sujet du temps stalinien d'après-guerre et de son père dans ce temps :

« Il risquait alors de perdre complètement ses repères moraux intérieurs, ceux qui distinguent le talent de la médiocrité. »

Après la guerre, dans le pays qui a vaincu le fascisme, Staline enfourche un thème absolument fasciste – l’antisémitisme. En URSS, cela s’appelle la lutte contre le cosmopolitisme. Simonov, issu d’une vieille famille noble russe, n’a jamais été antisémite. Et il valorisait chez ses camarades leur rejet de l’antisémitisme. Il le notait spécialement. Simonov écrit :

« Sourskov méprisait et haïssait organiquement l’antisémitisme comme phénomène et les antisémites comme ceux qui le portent. Il ne le cachait pas et se montrait plus constant et plus courageux que moi ou Fadeïev. »

En 1949, Simonov fait un rapport sur les écrivains cosmopolites – autrement dit, un rapport contre les écrivains de nationalité juive.

Alexeï Simonov écrit :

« C’est le secrétaire de l’Union des écrivains, Fadeïev, qui devait faire ce rapport, mais il fuit sa responsabilité à sa manière habituelle : il tomba dans l’ivresse. Fadeïev avait deux adjoints à l’Union : Simonov et Sofronov. Sofronov était prêt à faire ce rapport. Mais on savait qu’il ajouterait volontiers une dizaine, voire une vingtaine de noms à la liste des cosmopolites dictée d’en haut, des écrivains qu’il haïssait personnellement. Et Simonov accepta de le faire. Et il le fit. Puis, en cachette, il aidait certains des "figurants" de son rapport. On ne les laissait plus approcher de l’écriture. »

En 1960, dans une ville perdue de la province ouzbèke, à Angren, dans un quelconque club, Simonov donne une soirée littéraire. La salle est pleine. Il lit de sa voix habituelle, calme, ses poèmes de guerre : *Tu te souviens, Aliocha, Attends-moi, Si ta maison t’est chère*. Puis les questions. La première : « Êtes-vous juif ? »

En 1966, Simonov signe une lettre individuelle contre la réhabilitation de Staline. Et en 1973, il signe une lettre collective contre Soljenitsyne. Mais en 1974, en revenant d’Espagne, il voit entre les mains de sa traductrice *L’Archipel du Goulag*. Il dit : « On ne vous laissera pas le faire passer. Donnez-le-moi. » Il le passe. À Moscou, il le lui rend.

Simonov s’est opposé à la publication de *Docteur Jivago* de Pasternak. Mais il pousse à la publication du *Maître et Marguerite* de Boulgakov. Il aide à monter des spectacles au Théâtre Sovremennik et à la Taganka, soutient la carrière cinématographique d’Alexeï German. Et toutes ces années, il pense et écrit sur Staline et son époque. C’est un immense effort de Simonov pour surmonter ses propres illusions.

Et surtout, Simonov aide à régler les problèmes matériels des anciens combattants : hôpitaux, appartements, prothèses, lunettes, décorations non reçues.

Heureusement, on ne l’a jamais qualifié de « grand poète soviétique ». Il était simplement Simonov. Et c’est une grande chance littéraire. Son meilleur cycle de poésie de guerre, *Avec toi et sans toi*, dédié à Serova et commencé en 1941, Simonov l’achève en 1954 :

« Il est tard pour jeter des reproches au vent./ Ne crains pas les discussions jusqu’à l’aube./ Je t’ai simplement cessé d’aimer. Et c’est/ Ce qui m’empêche d’écrire des vers pour toi. »